

LA REVUE NATIONALE

Organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

PARAISSANT LE 10 DE CHAQUE MOIS

“La conscience éclairée de la nation anglaise”	Pierre Lauzon	293
Le mot “Canada”.....	Benjamin Sulte	299
Premières organisations juives au Canada	G. Malchelosse	301
Québec et la conférence impériale.....	R.-G. Mousseau	310
Page de vie.....	Mme C. Bastien	314

Rédaction et Administration :

296, RUE SAINT-LAURENT
MONTREAL

Abonnement annuel : \$2.00

La livraison (chez les dépositaires): 15 sous

Les abonnements à la REVUE NATIONALE commencent invariablement au 1er janvier. — Pour tout changement d'adresse, accompagner la demande de 5 sous en timbres-poste.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

Fondée en 1834

CONSEIL GENERAL :

Grand aumônier : Mgr l'ARCHEVEQUE DE MONTREAL.

Président général: Victor MORIN, LL. D., notaire, 97, rue St-Jacques.

1er vice-président général: Léon TREPANIER, publiciste, 371, rue Sherbrooke, est.

2e vice-président général : Guy VANIER, LL.L., avocat, 97, St-Jacques.

Secrétaire général : J.-A. BARITEAU, notaire, 347, rue Maisonneuve.

Trésorier général : J.-P.-L. BERUBE, secrétaire du Conseil des Arts et Manufactures, 296, rue Saint-Laurent.

Directeurs :

L'Hon. L.-O. DAVID, sénateur, 325, chemin Ste-Catherine, Outremont.

Thomas GAUTHIER, courtier, 11, place d'Armes.

L'hon. F.-L. BEIQUE, sénateur, 740, rue Sherbrooke, Ouest.

J.-V. DESAULNIERS, courtier en immeubles, 90 rue Saint-Jacques.

Henry-L. AUGER, courtier en immeubles, 384, rue Ontario, Est.

J.-W. CADIEUX, comptable, 530, rue Grosvenor.

Aimé PARENT, négociant, 92a, chemin LaSalle, Verdun.

Chef du Secrétariat : Jean GUÉRIN, bureau No 1, Monument National, téléphone: Plateau 3768.

Corporations filiales de la Société :

La Caisse Nationale d'Economie — la Caisse de Remboursement — le Monument National — la Société Nationale de Fiducie — la Société Nationale de Colonisation.

La Direction de la Revue Nationale ne s'engage pas à rendre les manuscrits non insérés.

Elle laisse aux auteurs la responsabilité des idées émises dans leurs articles.

La Seule Manière

d'essayer le thé, c'est de le goûter.—

Le Thé Vert

"SALADA"

fait la conquête de toutes les personnes habituées aux thés du Japon.

H 307F

ESSAYEZ-LE

IL VOUS PLAIRA

CONSEIL PRATIQUE

Comptes d'épargne
Comptes d'affaires
Crédits de toute
nature
Collections

Un compte de banque dont la balance augmente régulièrement constitue la meilleure protection contre les imprévus.

LA BANQUE D'HOCHELAGA
Fondée en 1874

Hon. T. FORTIN: Conseil.

PERRON, TASCHEREAU, VALLEE & GENEST

AVOCATS
Edifice Montreal Trust, MONTREAL

Tél. MAIN 8260-8261-8262-8263-8264
Casier Postal 2038

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

Toute personne voulant avoir un pain qui digère bien demande à son épicier le pain "VICTORIA" et le PAIN PARISIEN de J. A. BROUSSEAU, fait par des experts. Si votre épicier ne le tient pas, téléphonez au No St-Louis 678.

La Banque Provinciale du Canada

Capital autorisé - - - - - : \$5,000,000.00
 Capital versé - - - - - : \$3,000,000.00
 Fonds de Réserve et Profits accumulés: \$1,525,000.00

SIEGE SOCIAL :

7 et 9, place d'Armes, MONTREAL, Canada.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Président : Sir Hormisdas LAPORTE, C. P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin, Limitée, Vice-Président du Crédit Foncier franco-canadien. Vice-Président: M. W. F. CARSLY; Vice-Président: M. Tancrède BIENVENU, administrateur de la Lake of the Woods Milling Co., Ltd.

M. G.-M. BOSWORTH, vice-président du Canadien Pacific Steamships Limited. L'hon. Némèse GARNEAU, C.L., Québec, Président "Les Prévoyants du Canada".

M. Emilien DAOUST, Président de la Librairie Beauchemin Limitée, Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland, Limitée.

122 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et l'Île du Prince Edouard.

CARON FRERES, Inc.

233-239, rue Bleury, - - - MONTREAL
 FABRICANTS DE BIJOUTERIE

Tous genres d'emblèmes, de boutons et d'insignes
 de sociétés.

- - - - - Catalogue sur demande. - - - - -

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL

70, rue Sherbrooke Ouest

COURS DU JOUR

Réouverture le 4 septembre, 1923.

Préparation aux carrières industrielles; enseignement théorique et pratique. Inscriptions tous les jours de 9 à midi et de 2 à 4 p.m. Samedi, 9 à midi. Prospectus sur demande.

COURS DU SOIR

Réouverture le 2 octobre, 1923.

Arithmétique — Chimie industrielle, laboratoire — (a) Electricité (théorie et laboratoire) — (b) Electricité, cours pratique — Dessin industriel (mécanique, du bâtiment, etc.) — Automobile (cours préliminaire et avancé — cours spécial pour propriétaires). — Plomberie sanitaire (théorie et dessin. — Verblanterie (dessin et pratique) — Galvanoplastie — Modelage — Fonderie — Forge — Menuiserie — (Ateliers) — Cours théorique de Construction (charpente, menuiserie, technologie, etc.) — Ajustage, préliminaire et avancé (Ateliers) — Ajustage, cours théorique, technologie générale — Soudure autogène — Ingénieurs stationnaires.

Ces cours préparent aux examens institués par le Gouvernement Provincial pour l'obtention d'une licence. Prospectus sur demande.

Inscriptions tous les soirs de 7.30 à 9.00 P.M. (lundi et samedi exceptés.) Le nombre des admissions est limité dans chaque cours.



Si
vous avez
ÉPARGNÉ tout
l'été, vous avez avancé
l'HEURE de votre SUCCÈS.

Si
maintenant vous RECULEZ sans cesse
l'HEURE de vos dépenses inutiles, vous
aurez pris la direction la plus normale vers votre
INDÉPENDANCE et votre BIEN-ÊTRE.

LA BANQUE D'ÉPARGNE
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

"La Grande Banque des Travailleurs."

Bureau Principal et seize
succursales à Montréal

A. P. LESPERANCE,
Gérant Général.

Imprimerie Maisonneuve

Téléphone :
LASALLE
2-3-5-4

DDANS nos ateliers l'on exécute tous les travaux d'impression tels que : Catalogues, Brochures de Luxe et ordinaires, Pamphlets, Revues, Programmes, impressions commerciales de toutes sortes à des prix très raisonnables.

478, Avenue Lasalle - Maisonneuve



L. CHAPUT, FILS & CIE Limitée

DISTRIBUTEURS
MONTREAL



La Revue Nationale

“LA CONSCIENCE ECLAIREE” DE LA NATION ANGLAISE

La race canadienne-française a produit plusieurs grands hommes, mais peu de penseurs. La terre d'Amérique est dure aux idées, aux mauvaises comme aux bonnes, disait en substance M. Henri Bourassa, dans une conférence le printemps dernier.

Edmond de Nevers a été l'un de nos rares penseurs. Dans ses deux principaux ouvrages: *L'Ame américaine et L'Avenir des Canadiens-Français*, il a jeté des regards profonds sur le problème de nos destinées. Quelques-unes de ses prédictions, sur la scission des Etats-Unis en trois groupes, par exemple, ne se réaliseront peut-être jamais ou ne sont pas en voie de s'accomplir. Quelques-uns de ses pronostics portent à faux. Mais avec des raisons solides et non avec de simples phrases, il a fortifié notre fierté nationale et nos espoirs. Il a démontré que nous sommes l'élément ethnique le plus homogène.

Cette civilisation américaine, anglo-saxonne de surface et d'origine, qui éblouit les humbles et fascine les têtes folles comme la lumière les insectes, il l'a jugée avec sévérité et clairvoyance. Cette grande ennemie de la survivance française sur ce continent, il en a dévoilé les plaies sous les somptueux vêtements.

En 1902, Edmond de Nevers a traduit le livre de Matthew Arnold: *Etudes sur les Etats-Unis*. La préface, inconnue de notre public, est d'une éternelle actualité. Aujourd'hui comme hier, elle s'adresse de façon saisissante aux agglomènes. Nous

en reproduirons les premières lignes et les commenterons en cet article :

“On a souvent observé qu’il semble y avoir une incompatibilité absolue dans la manière d’apprécier les faits et de juger les événements, entre certains grands écrivains anglais et la masse de leurs compatriotes. Des penseurs comme Seely, James Bryce, Freeman, Matthew Arnold et plusieurs autres, ont été ou sont, pour ainsi dire, la conscience éclairée de la nation. Si leurs enseignements ne triomphent pas toujours du chauvinisme insulaire, ils laissent cependant, en général, une trace profonde. Ce sont ces hommes qui ont semé et qui sèment dans le sol britannique les idées de justice, de tolérance, d’humanité qui, espérons-le, malgré le triste spectacle qui nous a été donné à la fin du siècle dernier et depuis le commencement de celui-ci, par plusieurs grands peuples appelés civilisés et progressifs, finiront par triompher.

“Alors que, suivant en cela la tendance qui distingue particulièrement notre époque, nous sommes hypnotisés par le succès matériel; alors que le désir de s’enrichir se substitue insensiblement, dans nos classes supérieures, à la plupart des autres aspirations, peut-être sera-t-il salutaire d’apprendre ce que l’une des sommités intellectuelles de la nation dont on désire, en certains milieux, que nous assimilions l’idéal et la manière d’être et d’agir, pensait de cet idéal et de cette manière d’agir.

“Alors que chez les esprits simplistes et naïfs, notre vieille fierté de race s’éclipse devant les plus grands magasins, les installations plus cossues, les valeurs de bourse plus considérables, les dépôts dans les banques plus importantes de nos compatriotes d’une autre langue ou de nos voisins de l’autre côté du 45ème, alors que la civilisation américaine qui nous pénètre à notre insu, mine peu à peu en ce pays, la probité politique et l’honnêteté civique, peut-être sera-t-il opportun de savoir combien l’un des plus grands moralistes et critiques des dernières générations déplorait les lacunes qui amoindrissent et dépriment la vie des sociétés que nous sommes trop portés à choisir comme modèles.”

Ce Matthew Arnold, Anglo-Saxon mâtiné de Juif, est l’un des principaux protestataires qui s’élèvent toujours en Grande-Bretagne contre les communs errements et le mer-

cantilisme de la masse. Poète de grand mérite, c'est le type de l'intellectuel, l'homme d'Oxford. Il a été le critique par excellence de l'époque victorienne. Il a réagi contre l'insularité de la race. Il s'est efforcé toute sa vie d'élargir les horizons intellectuels de ses compatriotes. Les littératures continentales, il les a mises continuellement à l'affiche.

Il a été Européen d'esprit à un degré remarquable. La chose est rare, en France comme ailleurs. Quelques-uns de ses jugements sur les écrivains français sont curieux, originaux. Il a établi entre la littérature française et l'anglaise des comparaisons qu'il nous serait très profitable de connaître, nous, placés au carrefour de deux civilisations.

Sur un point, il était bien de son temps. Il ne croyait pas. Résolu à conserver l'extérieur, la façade du christianisme, il le vidait de tout contenu et revendiquait pour l'individu la liberté intellectuelle. En cette doctrine ce reflètent les doctrines allemandes qui ont engendré le modernisme. Comme Carlyle, un croyant, lui, Arnold était imprégné de philosophie allemande. L'Allemagne était pour lui la patrie des idées.

Arnold ne vivait pas sans religion. Sa religion, c'était celle de la culture. Cet esthète prétendait remplacer les dogmes par la poésie. Il crachait son mépris sur la vie terre à terre de ses compatriotes. Il cravachait leur incuriosité intellectuelle.

Les plats imitateurs des moeurs américaines qui s'imaginent chez nous que l'essentiel de la vie c'est d'amasser des écus, jouir, bien digérer et jouer au golf, feraient bien de lire Arnold. Les pages sur les philistins et la supériorité de la culture française troubleraient leur béotienne sérénité.

L'Anglo-Saxon, grand partisan des méthodes empiriques, prosterné devant le fait, tient les idées en suspicion. Il a de l'abstraction une instinctive méfiance. L'absolu lui répugne. La race semble avoir l'agnosticisme dans le sang. Le libre-examen a enraciné ces tendances. Aussi, le dogme rencontre peu de défenseurs en Grande-Bretagne.

Surtout, à l'époque de Darwin, de Bentham, de Malthus, de Stewart Mill et de Spenser. Une partie de l'église qui a le plus conservé des dogmes catholiques, l'anglicane, voulait céder au courant, crainte d'être engouffrée en résistant. Elle

versait dans le libéralisme. Le mouvement dit d'Oxford fut la réaction contre ce lâche abandon, un retour vers le christianisme primitif. Le plus célèbre des "puyseistes", le grand converti Newman, fut le confesseur du dogme. En des pages qui auront la durée de la langue anglaise, il montra la nécessité d'une croyance fixe, d'une ancre de salut, au milieu des remous de l'anarchique pensée contemporaine. Newman n'entraîna à Rome qu'un nombre relativement petit de ses compatriotes, mais son exemple révolutionna l'Eglise anglicane.

Il releva le Dogme discrédité. C'est l'un des plus nobles esprits et peut-être le plus puissant, du moins depuis un siècle, de ces réactionnaires, de ces protestataires dont parle Edmond de Nevers, éternel honneur de la civilisation anglo-saxonne.

Il y a des réactionnaires contre le mercantilisme, le philistinisme, l'inculture, l'agnosticisme, le scepticisme anglo-saxons. Il en est aussi contre la démocratie.

Commentant le coup de force qui vient de jeter bas le régime constitutionnel en Espagne, sans une protestation du peuple, comme hier les fascistes le firent en Italie, le *Star* de Montréal (numéro du 17 septembre) s'étonne et s'inquiète. Deux grands pays qui vivaient sous le régime parlementaire, retournent soudain à la dictature, à Cromwell. L'Allemagne n'est qu'une autocratie déguisée, une démocratie superficielle. Le régime parlementaire chancelle dans le Vieux Monde. L'Europe menace de revenir trois siècles en arrière, de rétrograder jusqu'au Moyen Age, que les protestants appellent toujours les *Dark Ages*, moins pour signifier l'absence de lumière électrique que la présence des plus crasseuses ténèbres intellectuelles. (Le siècle des usines, des poêtereaux et des églises en béton ne cache point son mépris légitime pour le siècle de Dante et les siècles des cathédrales gothiques.

Et le *Star* évoque l'époque victorienne où le printemps de la démocratie en fleur séduisait le monde entier. Le régime parlementaire paraissait alors le régime idéal. Ceux qui ne l'avaient point brûlaient d'en faire l'expérience. Ceux qui en jouissaient ne pouvaient rêver qu'ils s'en dégoûteraient jamais.

Et le *Star*, toujours dans l'esprit du "Whisper of Death", dit que c'est la pénurie d'hommes d'Etat qui a modifié les sentiments. Il faut des gouvernants avant tout. Aux époques de crise, le peuple acclame les dictateurs.

Pour employer une expression à saveur anglaise, la démocratie s'identifie presque avec la civilisation anglo-saxonne. La masse des Anglo-Saxons ont le culte de la démocratie, en paroles sinon toujours en actes, à commencer par le pontife laïque Wilson. Mais même à l'époque victorienne, à l'âge d'or de la démocratie, à l'heure où les réformateurs attendaient les plus insignes avantages de l'extension du suffrage électoral, il y avait un réactionnaire qui saluait dans Cromwell l'homme d'Etat selon son idéal. C'était l'Ecossais Thomas Carlyle, l'un des plus originaux et des vigoureux écrivains de la Grande-Bretagne.

Toute sa vie, il a combattu l'engouement de son siècle pour la démocratie. Sa conception de l'histoire est l'opposé de celle de Michelet et autres mystiques révolutionnaires. Ce n'est pas la masse qui a fait la civilisation, ce n'est pas la masse qui mène le monde, ce sont les surhommes, les héros, les grands hommes. Carlyle ne s'est pas lassé d'exalter le rôle des grands hommes.

Dans quelques-unes de ses conclusions, le *Star* ne fait que reprendre les enseignements de Thomas Carlyle. Le discrédit du régime parlementaire en Europe est un hommage au génie de Thomas Carlyle, dénonciateur inspiré de la Révolution française, visionnaire de haute envergure.

Un autre idéaliste qui a été la "conscience éclairée de la nation" au siècle, ce fut John Ruskin. Il fut le grand théoricien de l'art et l'ardent apôtre de la justice sociale. Le matérialisme, le mercantilisme anglo-saxon n'eut pas de plus implacable adversaire. Le pauvre n'eut pas d'ami plus sincère.

John Ruskin fit pénétrer des idées d'art et de spiritualité dans les comptoirs et les bureaux, des idées de charité et de compassion pour les malheureux, aussi, et un peu de soleil dans les *slums*.

Rossetti, Morris, Pater, autant de réactionnaires contre le philistinisme et le matérialisme. Les grands poètes du siècle, Tennyson et Browning, furent des spiritualistes, des éveilleurs d'idéal, des porteurs de flambeau. Les grands ro-

manciers comme Dickens, George Eliot, Thackeray, stigmatisèrent les défauts, les travers de la race, flétrirent la dureté de l'homme d'affaires, célébrèrent l'amour, l'amitié, les nobles sentiments, inspirèrent de la pitié, de l'estime pour le pauvre, les petites gens.

Il y a aussi les grands hommes qui rompent en visionnaire au chauvinisme insulaire, les hommes "qui ont semé et qui sèment dans le sol britannique les idées de justice, de tolérance, d'humanité".....

Un Fox donne raison à la France contre sa patrie. Un Pitt et un Gladstone, dégagés par la force de leur génie des préjugés protestants, rendent hommage au rôle bienfaisant de la papauté.

Les Wells, Bennett et consorts contredisent la tradition victorienne des Newman, des Arnold et des Carlyle, mais Chesterton et Hilaire Belloc sont des réactionnaires de la bonne lignée.

Aux Etats-Unis nous pouvons aussi recueillir les enseignements des Washington Irving, des Longfellow, des Hawthorne, et surtout des Poe et des Emerson.

Ne regardons donc pas la civilisation anglo-saxonne par en bas. Jetons les yeux vers ses sommets. En pratiquant ses grands écrivains, nous comprendrons mieux la noblesse de notre culture française, la grandeur du catholicisme, et nous serons moins tentés de devenir de simples faiseurs d'argent, des mâcheurs de gomme au propre et au figuré.

Pierre LAUZON.



L. C. BARBEAU & CIE, Limitée

Importateurs et Manufacturiers

**d'Accessoires et d'Appareils électriques
de tout genre**

Spécialité:

LAMPES DE TOUTES SORTES

Tél. M. 1040*

320, rue ST-JACQUES

LE MOT "CANADA"

Jacques Cartier, le découvreur du fleuve Saint-Laurent, dit dans la narration de son voyage que les Algonquins se servent du terme "canada" pour désigner un village. Il a remarqué, depuis l'île aux Coudres jusqu'à Deschambault, des campements de Sauvages, mais le seul endroit qualifié "canada" était la bourgade de la pointe appelée par la suite Québec, qui avait un caractère de permanence tandis que les campements disparaissaient à l'automne. Plus d'une fois, et d'après le dire des Sauvages, Cartier considère la rive nord, depuis l'île aux Coudres jusqu'à Deschambault, comme la "contrée de Canada". Le village était chef-lieu. Sur la rive sud du fleuve il n'y avait pas d'indigènes.

Ce village de la pointe de Québec se nommait Stadaconé (Stadacona) mais les marins de Cartier ne semblent pas avoir adopté ce nom un seul instant. Ils disaient "Canada", tant pour le village que pour le pays, haut et bas de ce lieu, puis, retournés en France, ils ne parlèrent donc que de Canada puisque ce terme fut le seul employé par la suite.

Les successeurs de Cartier allaient à Canada. Au cours des années, leurs courses s'étendirent aux Trois-Rivières et à Montréal, mais c'était toujours Canada.

Avec Pontgravé et Champlain, vers 1600-03, on rencontre "Québec": "le fleuve est bouché"; mais ce roc, où il n'y avait plus de village, garda son nouveau nom sans l'imposer autour de lui. On disait Québec pour Québec; le pays entier était Canada.

Du temps de Champlain le Canada commençait plus bas que le Saguenay et allait finir au-dessus de Montréal. Une fois entrés dans ce qui est la province d'Ontario, les Français dirent "pays d'en haut" et, plus tard, "haut Canada." Voilà le mot "village" poussé jusqu'aux Grands Lacs.

En 1867, avec la Confédération, le mot Canada envahit le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse. Trois ans plus

tard, il entra dans le Nord-Ouest et fit si bien la conquête de ces territoires qu'il arriva à Vancouver presque d'une seule haleine. D'un océan à l'autre le village s'est étendu durant l'espace de quatre siècles et surtout depuis cinquante ans.

Les Cris du Nord-Ouest parlent la langue algonquine. Ils disent "canata" pour désigner leur foyer de famille, ce qui est "home" en anglais et "chez nous" en français.

Les fondateurs de la colonie agricole du Canada se sont trouvés chez eux dès le début du défrichement et ils ont créé le patriotisme canadien.(1)

Benjamin SULTE.

(1)NOTE:—Le R. P. Paradis, O. M. I., est d'opinion que le mot Canada ne signifie rien et qu'il a été écrit par Jacques Cartier en guise de "Canenda", autre mot algonquin qui veut à peu près dire "chez nous", ici c'est chez nous, c'est notre pays, village et environs.

G. M.

—:0:—

NOS SOIREEES DE FAMILLE

Depuis le 4 octobre, nos soirées de famille se sont succédé rapidement, et nos cercles dramatiques nous ont déjà fournis des représentations artistiques très bien réussies. Après "les Romanesques" interprétés par le Théâtre nitime, nous avons applaudi le Cercle académique Lafontaine dans "Une affaire d'or". Puis, les Compagnons de la petite scène dans "Michel Auclair", et le Cercle Michel Scott, dans "l'Abbé Constantin" ont complété la série des quatre premières soirées organisées par notre société au Monument National.

Il est bien permis de se demander aujourd'hui si notre société, qui n'a rien ménagé pour le succès de ces soirées, a bien reçu l'encouragement mérité de la part de ses sociétaires. Il semble malheureusement qu'un trop grand nombre de membres se soient désintéressés de cette organisation. Peut-être ne sont-ils pas assez persuadés des avantages que comporte le succès de ces soirées. Sans compter qu'en encourageant ces soirées, nos compatriotes rendraient le Monument National aux nôtres, ils accorderaient en même temps à nos artistes locaux une occasion de cultiver leur talent et à notre public l'occasion d'assister à des représentations de bon et beau théâtre. Le succès entraînerait donc de trop beaux résultats pour qu'il soit permis de s'abstenir complètement d'encourager cette initiative.

Notre Société fait donc un nouvel appel à tous ses membres et elle compte les voir assister plus nombreux encore aux prochaines soirées.

Le chef du secrétariat.

Premières organisations juives au Canada

L'étude que nous vous présentons s'ouvre avec la conquête, car, sous la domination française, il n'y eut aucuns Juifs en Canada. Colbert, le ministre de Louis XIV, par une promulgation très sage au moment où il poussait activement l'immigration vers les rives du Saint-Laurent, avait indirectement fermé l'entrée de la Nouvelle-France aux Juifs et aux Huguenots, en l'interdisant à tous ceux qui ne professaient pas la religion catholique romaine. La révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV, en 1685, expulsa de la France, cette fois très distinctement, les protestants français. Un grand nombre de Juifs et de Huguenots se réfugièrent en Angleterre, dont une partie passa de là dans la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire le Maine, le Massachusetts, le Rhode-Island, le Connecticut, le Maryland, New-York, la Virginie, les deux Carolines. D'autres passèrent aux îles Bahamas, à la Jamaïque et au Brésil. Les Etats de la Nouvelle-Angleterre possédèrent donc, bien avant le Canada, chacun leur contingent de Juifs, dont le nombre s'accrut considérablement en peu de temps.

Par les deux édits mentionnés plus haut, Colbert et Louis XIV avaient rendu à la Nouvelle-France un immense bienfait dont nous leur devons gré. De tout temps l'immigration a été surveillée avec soin et vigueur. L'arrivée du régiment de Carignan, en 1665, nous fournit, il est vrai, une certaine classe de militaire dont on aurait pu se passer. Un grand nombre de ces soldats étaient Huguenots, Calvinistes ou d'autres croyances; la crainte de la mort dans un pays qui ne leur offrait que peu ou point de sécurité les amena cependant à se convertir. L'expérience fut profitable. Le Conseil Souverain, par la suite, renvoyait presque toujours en France les sujets douteux et indésirables. Quant aux Juifs et aux Huguenots on les traitait fort sévèrement en France après 1670.

Jusqu'à 1759, date de la prise de Québec par Wolfe, les Juifs ne purent donc point se fixer parmi nous. Lorsque le

général Amherst pénétra dans la province par le lac Champlain et la rivière Richelieu, en 1760, il amenait avec lui un commissaire des vivres, Aaron Hart, membre d'une des plus notables familles juives de l'Etat de New-York. Il y avait aussi avec Amherst: Hanniel Garcia, Immanuel de Cordova, Isaac Miranda, Lazarus David, Uriel Moresco, Abraham Franks, Simon Levy et Fernandez de Fonseca, officiers de l'armée anglaise et pour lors royalistes ardents. S'étant établis dans le pays, ils furent rejoints peu après par David-Salesby Franks (fils d'Abraham, venu en 1760), Jacob de Maurera, Samuel Jacob, Andrew Hayes, Levy Solomon, Uriah Judah, Joseph Bindona et Henry Joseph. Ces juifs se fixèrent presque tous à Montréal, où d'autres membres de leurs familles les y suivirent, venant des Etats-Unis. Ils étaient la plupart des descendants de ces Juifs espagnols et portugais expulsés de là péninsule Ibérique par Ferdinand et Isabelle, à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième.

Plusieurs des nouveaux venus étaient des marchands et des traiteurs qui, dès la cession du pays à l'Angleterre (1763), comptaient s'enrichir promptement, grâce aux avantages que leur procurerait l'extension d'un commerce qui s'annonçait déjà très florissant. Quelques-uns agirent seuls, les autres s'associèrent à des Ecossais et à des Anglais, comme eux nouveaux venus, et firent fortune. Certains d'entr'eux, tels que David-Salesby Franks et Levy Solomon, s'étant compromis lors de l'invasion américaine (1775-76) en fournissant à l'ennemi des munitions ou autres marchandises, durent repasser la frontière pour échapper à la justice, en 1776; ils revinrent peu après.

Les immigrants juifs de Montréal étaient à peine installés qu'ils ne furent pas lents à s'organiser en congrégation. Ils se réunirent pour la première fois en 1768 afin d'aviser à bâtir une synagogue où eux et leurs enfants pourraient adorer le Dieu d'Israël comme avaient fait leurs aïeux depuis l'antiquité la plus reculée. Ils adoptèrent le nom de "Shearith Israel" (Remnant of Israel), c'est-à-dire "les restes d'Israël". Ainsi fut fondée, il y a cent cinquante-cinq ans, la congrégation espagnole-portugaise qui exerce aujourd'hui son culte au numéro 135 de la rue Stanley. Comme la plupart de ces co-

lons hébreux descendaient des exilés d'Espagne et du Portugal et qu'ils avaient résidés aux Etats-Unis, ils suivirent strictement les coutumes et le rituel historique des Juifs séphardins du moyen-âge, et leurs descendants sont toujours restés fortement attachés à ces mêmes rites.

Durant neuf ans les assemblées religieuses de la "Shearith Israel" eurent lieu dans une salle de la rue Saint-Jacques et, en 1777, fut bâtie la première synagogue en Canada, sur un terrain cédé par David David. L'édifice était une construction en pierre à haut toit rouge, avec un mûr blanchi qui l'entourait. Il s'élevait à l'encoignure où se confondent les rues Notre-Dame et Saint-Jacques, près du palais de justice actuel. On y arrivait par l'une ou l'autre rue. Une tablette commémorative, érigée par la Société des Numismates et Antiquaires canadiens, en marque maintenant le site. Dans la pierre angulaire de la bâtisse furent déposées des pièces de monnaies apportées d'Espagne et du Portugal, ainsi que des plaques de cuivre minces sur lesquelles étaient gravés les noms des principaux fondateurs. Longtemps plus tard (1838) ces reliques furent transportées dans la pierre angulaire d'un établissement plus vaste, rue Chenneville; et quand elles furent déplacées pour être mises dans la pierre angulaire de la synagogue actuelle, sur la rue Stanley (1890), on s'aperçut qu'elles étaient encore dans un bon état de conservation, notamment les plaques de cuivre minces portant les noms de Andrew Hayes, de sa femme Abigail David et d'autres, datées "1777". Il y avait aussi une déclaration sur vélin corroborant que ces souvenirs avaient été placés dans la pierre angulaire de la première synagogue, en 1777.

L'acte d'achat d'un cimetière juif par la "Shearith Israel" est daté de 1775, alors que David-Salesby Franks était président. Ce terrain s'élevait dans les environs du présent carré Dominion. Lazarus David, mort en octobre 1776, fut le premier Juif enterré là; ses restes mortels et sa pierre tumulaire furent transportés longtemps plus tard au cimetière Mont-Royal.

De 1768 à 1777 la "Shearith Israel" paraît avoir été gouvernée par un simple code de règlements. Mais en 1778 on introduisit des statuts de corporation qui sont conservés dans

les vieilles minutes de la congrégation espagnole-portugaise (1778) dont quelques-unes sont très curieuses à lire aujourd'hui.

L'exécutif de la "Shearith Israel" consistait en un "Parnass" (président), un "Gabay" (secrétaire-trésorier) et trois conseillers appelés "Junto" (cabaleurs). Ils s'asseyaient à part sur une banquette élevée nommée "Banca". Tous ceux qui avaient été conseillers devenaient "gentilhommes de Mahamad", c'est-à-dire anciens, des magnats aristocratiques, si on en croit la chronique contemporaine, revêtus de pouvoirs et de privilèges. Ils ne devaient jamais oublier que leurs ancêtres avaient été des Séphardins et ils étaient tenus à conserver leur nature exclusivement espagnole-portugaise. Les Juifs sont d'ailleurs généralement fiers de leur origine et de leurs traditions à travers les âges, particulièrement les descendants des Séphardins, bien qu'ils aient abandonné les perruques poudrées, les collets hauts et les larges jabots d'autrefois. Dans les assemblées, il était accordé aux fondateurs un double vote et ce privilège s'étendait à leurs fils aînés sitôt qu'ils atteignaient vingt-un ans.

Les membres de la "Shearith Israel" pouvaient être traduits devant l'exécutif et réprimandés, et même condamnés à l'amende pour délits. Les statuts fixaient des pénitences pour la violation de certains articles; des punitions rigoureuses étaient imposées à tout membre qui cherchait à troubler l'harmonie de la communauté. Une clause exigeait une amende à quiconque négligeait d'assister, le jour du Sabbat, à l'office de la "Maison de Dieu" pour un prétexte frivole. D'autres règlements, depuis longtemps abolis, sont aussi curieux. Ils portent les signatures de l'exécutif: Levy Solomon, président, Uriah Judah, secrétaire-trésorier, David David, Abraham Franks et Andrew Hayes, conseillers, et un nombre d'autres qui furent sans doute de l'exécutif de 1768 à 1777. Ces règlements sont datés: "3e jour du mois Tébeth, l'an 5539," c'est-à-dire 1778.

La congrégation espagnole-portugaise de Montréal semble avoir échangé une correspondance avec la congrégation de Londres dès 1768. Celle-ci lui envoya cette même année 1768 deux manuscrits très dispendieux et très anciens, paraît-il, sur la loi d'Israël, qui furent retournés quelque temps plus

tard. Ces documents ne sont aujourd'hui consultés qu'à titre de curiosité. Dans les premiers jours de la "Shearith Israel" (1768-77), les questions de loi ecclésiastique étaient généralement référées pour décision au Dr Raphaël Meldola, grand chef rabbin de la Grande-Bretagne.

La colonie juive de Montréal vécut très paisiblement sous cette organisation cinquante années durant sans y apporter de changements notables. Il est étonnant de constater que les Juifs, bien que peu nombreux, aient pris dès cette époque une part active dans les affaires publiques de la métropole et du pays en général. Les Hart, les Hayes, les David, les Solomon, les Joseph, occupèrent des positions enviabiles et firent toujours honneur à leur élément. Leurs enfants servirent loyalement sous les drapeaux anglais à la guerre de 1812-14, entr'autres Benjamin Hart qui fut fait lieutenant-colonel, Ezéchiel Hart qui devint colonel et l'aide-major capitaine Thomas-Samuel David, et plusieurs même reçurent des blessures graves. Durant les événements de 1837-38, alors que le pays était troublé par la rébellion, un certain nombre participèrent à la lutte et servirent empressément du côté des loyalistes. Deux membres de la famille David, dont le capitaine E. David, commandaient des détachements de cavalerie à la bataille de Saint-Charles, et l'un d'eux eut deux chevaux abattus sous lui. Aaron-Philip Hart, homme de loi, fils de Benjamin et petit-fils de Aaron, organisa une compagnie de volontaires pendant que Jacob-Henry Joseph servait avec les troupes à Chambly et à Richelieu. C'est ce dernier qui fut chargé de transmettre, par une nuit orageuse, les dépêches du général Wetherall à sir John Colborne; par précaution il avait caché les papiers dans une doublure de cuir pour échapper aux risques d'une capture par les Patriotes. Son frère Jesse servit aussi dans les milices.

Dans une lettre adressée à la congrégation de Londres, datée du 5 juillet 1838, le président de la "Shearith Israel" de Montréal dit: "Les agitations auxquelles nous avons été mêlés depuis les neuf derniers mois ont été cause que nous avons oublié nos devoirs civils pour remplir nos devoirs militaires, et je suis peiné d'ajouter que nos troubles ne sont pas encore finis."

Parmi les rabbins qui ont dirigé la "Shearith Israel" mentionnons le révérend Jacob-Raphaël Cohen (1778-82), à qui succéda M. Levy qui eut lui-même pour successeur Isaac Valentine. En 1840 le révérend David Piza fut élu ministre; il demeura avec la congrégation espagnole-portugaise de Montréal jusqu'en 1846 alors qu'il fut appelé à la "Sephardic Congregation" de Bevis-Marks, à Londres. Le Dr Abraham de Sola, un descendant du rabbin Isaiiah Meldola, de Castille, supérieur du Collège de Mantoue et qui mourut en 1340, arriva à Montréal en 1847. Il continua d'agir comme chef spirituel de la synagogue jusqu'à sa mort survenue en 1882. Il fut remplacé par son fils aîné, le révérend Abraham de Sola.

Vers 1845, plusieurs Juifs-allemands et polonais arrivèrent à Montréal et, dès 1846, ils organisaient une synagogue suivant les coutumes allemandes et polonaises (Ashkenazic). Ceci amena la congrégation espagnole-portugaise à demander à la législature un nouvel acte d'incorporation qu'elle obtint (1846), la congrégation allemande-polonaise étant incorporée par le même acte. La seconde synagogue, cependant, dura peu; car, bien que les descendants des Séphardins aidassent leurs frères avec des souscriptions, la colonie juive de la métropole était encore trop faible pour supporter deux synagogues. La congrégation allemande-polonaise fut en conséquence dissoute peu après sa formation. En 1858 un effort fut fait pour la réorganiser, cette fois avec succès. Abraham Hoffnung, M.-A. Ollendorf et Solomon Silverman étaient parmi les plus dévoués fondateurs. Le révérend Samuel Hoffnung en fut le premier ministre. Il fut bientôt remplacé par le révérend M. Fass. Le premier édifice de cette congrégation était sur la rue Saint-Constant (aujourd'hui Cadieux) et fut consacré en 1860. Sa pierre angulaire fut posée par David Moss, lequel appartenait à une famille qui a été très active à l'avancement de cette communauté depuis trois quarts de siècle. En 1886, la congrégation allemande-polonaise se transporta dans son nouvel édifice, sur l'avenue McGill College. L'acte de 1846 avait d'abord été efficace; mais en 1902 les deux congrégations s'assurèrent chacune un acte d'incorporation séparé. Aujourd'hui il y a une douzaine de synagogues à Montréal.

Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle les Juifs-espagnols et portugais de Montréal maintinrent l'unique synagogue au Canada. Vers l'année 1845 un nombre suffisant de Juifs s'établirent à Toronto et présidèrent à l'organisation d'une synagogue dans cette ville. Cependant, peu de choses réussirent avant 1852, alors qu'un cimetière fut ouvert et qu'un édifice fut construit sur la rue Richmond. Mark Samuel, Lewis Samuel et Alexander Miller firent beaucoup pour soutenir la congrégation de Toronto dans ses premiers efforts. Sous la présidence énergique de Alfred-D. Benjamin, durant les dernières années du dix-neuvième siècle, les Juifs augmentèrent tellement en nombre et en force qu'il devint nécessaire de transporter leur synagogue dans un local plus vaste et plus moderne, sur la rue Bond (1902). L'arrivée de nombreux immigrants fit accroître depuis les organisations juives de Toronto; outre neuf nouvelles synagogues, furent établies d'excellentes sociétés littéraires et de bienfaisance.

Des congrégations juives se formaient aussi en même temps dans d'autres parties du Canada. La découverte de l'or dans la Colombie-Anglaise, en 1857, amena l'immigration d'une colonie juive qui bâtit une synagogue à Victoria en 1862. En 1882 une synagogue fut érigée à Hamilton, Ont. Deux ans plus tard les Juifs de Winnipeg organisèrent deux congrégations; ils en ont sept aujourd'hui. Halifax, N.-E., Saint-Jean, Chatham et Woodstock, N.-B., Ottawa, Berlin et London, Ont., Sherbrooke, Qué., Brantford et Calgary, Alta., suivirent dans la décade d'après.

A Québec, où quelques Juifs s'étaient établis dès 1760, ce ne fut qu'en 1853 qu'une synagogue put être construite. La population juive de la vieille capitale fut pendant longtemps restreinte, et, actuellement, elle l'est encore. Abraham Joseph, mort en 1886, un fils de Henry Joseph, de Berthier, était le plus éminent citoyen juif de Québec. Il fut mêlé dans plusieurs entreprises commerciales importantes et fut choisi une fois comme candidat à la mairie.

Les outrages commis contre les Juifs en Russie, à partir de 1861, et les persécutions qui suivirent dans l'Europe orientale, occasionnèrent une affluence très forte de Juifs-russes, galiciens, roumaniens et autres au Canada depuis cinquante

ans. Ces immigrants, en outre qu'ils grossissaient puissamment la population des communautés juives déjà existantes, formaient de nouveaux colons dans de nombreux endroits du Dominion. Quelques-uns fondèrent des colonies agricoles dans le Nord-Ouest. Les premiers furent établis près de Moose-Jaw, en 1884, par la "Mansion House Committee". L'essai de faire des cultivateurs d'hommes qui avaient reçu peu ou point d'instruction préalable sur l'agriculture fut cause de difficultés. Les résultats furent d'abord décourageants, mais les obstacles ont été graduellement surmontés: le succès dans les colonies actuelles des fermiers de l'Assiniboine, à Hirsch, Oxhow, Qu'Appelle, semble assuré. L'établissement de ces gens était principalement dû à la libéralité du baron de Hirsch qui, en 1892, et les années suivantes, les a largement subventionnés, et après sa mort l'association de colonisation juive continua à leur accorder un aide financier. Les bienfaits du baron de Hirsch s'étendirent aussi aux immigrants juifs du Canada de bien d'autres manières. Il donna de fortes sommes à la société de bienfaisance des jeunes hébreux de Montréal dans le but d'aider et d'instruire les nouveaux arrivés. Durant quelque temps cette société fut déléguée par lui et ses exécuteurs testamentaires à surveiller les colonies d'agriculture du Nord-Ouest. Ce devoir a ensuite été exécuté par un agent résidant agissant sous la direction du comité de l'association de colonisation juive de Paris.

L'immigration des Juifs au Canada a été tellement forte depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il nous paraît impossible d'enjamber sur le vingtième siècle. Sans entrer dans d'autres développements, considérons toutefois que la population juive du Canada entier, de 75,681 âmes qu'elle était en 1911 est montée à près d'un quart de million en 1923 (1). Montréal et sa banlieue en comptent près de 60,000; Toronto, 40,000; Winnipeg, 16,000; Ottawa, Hamilton et Calgary 4,000 et Ha-

(1) Ces chiffres nous ont été fournis par le journal juif montréalais, *The Eagle*, qui a une circulation quotidienne de 15,000 numéros. Le *Hebrew Journal*, de Toronto, compte 17,378 abonnés quotidiens, et le *Israel Press*, à Winnipeg, 6,750. D'après le *Jewish Weekly*, la population juive de Montréal et de ses environs, serait de près de 150,000, mais il y a évidemment erreur. Le recensement de 1921 ayant été mal fait, il convient aussi d'apporter beaucoup de réserve dans l'examen de ces chiffres.

lifax, Vancouver, London, Edmonton, Saint-Jean, Windsor, Regina et Saskatoon, 2,000 chacune. Ces chiffres ne sont-ils pas de nature à nous effrayer? Je le crois. Sans posséder le péril juif, comme l'ouest des Etats-Unis et notre Colombie-Anglaise possèdent le péril jaune, il y a lieu de craindre un envahissement considérable qui, tôt ou tard, deviendrait un obstacle à l'idée d'harmonie confédérative, telle que l'ont rêvée MacDonald, Cartier et leurs collègues. Le danger immédiat n'est pas encore dans la représentation parlementaire; il est au coeur du commerce et de l'industrie que les Juifs accaparent lentement. Montréal nous offre un exemple frappant. De nombreux marchands juifs réussissent dans nos rangs là même où nous laissons d'honnêtes compatriotes végéter sans succès. Ce progrès des Juifs dans un milieu qui devrait être le nôtre peut être paralysé: il faudrait que nous le voulions. Que les Canadiens-français s'unissent dans le commerce, qu'ils cessent d'encourager les "restes d'Israël", que leur patriotisme se manifeste par l'action. Que notre argent reste notre bien, qu'il prospère dans nos propres mains et pour nous. Et en prospérant ainsi il accroîtra le bien-être des nôtres.

Gérard MALCHELOSSE.

QUEBEC et la CONFERENCE IMPERIALE

Nos ministres sont actuellement à Londres pour participer à la Conférence impériale.

Il serait très sage d'attirer, à ce sujet, l'attention sur l'opinion exprimée par la presse française de Québec.

Sachant aussi, par expérience, que cette opinion professée par les journaux est celle de la grande majorité du peuple de cette province, examinons donc, un instant, les facteurs principaux qui ont concouru à former cette opinion.

Après cinq années de guerre dont le résultat a été, il est vrai, de récompenser le colossal effort fait par le Dominion du Canada, nous nous trouvons en face de problèmes plus difficiles et plus menaçants. Le repatriement des troupes, l'établissement des soldats sur les terres, la fermeture des usines de guerre firent peser plus lourdement encore les charges imposées au pays. Le retour lent et pénible à la production normale, les tarifs exorbitants imposés sur nos produits par les Etats-Unis, l'embarras pour plusieurs provinces de l'Ouest et une dette en disproportion effrayante avec le nombre de la population, tout cela nous arriva au moment le plus difficile.

Le pays épuisé et manquant de crédit subissait les conséquences trop désastreuses de son entrée dans cette guerre.

Et pourtant, à l'occasion de cette participation à la guerre, à laquelle la province de Québec était absolument opposée, des mots très durs et injustes nous avaient été lancés de la part des autres provinces.

Lorsque l'enthousiasme fut passé et que la situation apparut dans toute sa réalité, on en vint à penser qu'après tout, nous, de la vieille province française, nous avons raison. Et ce sentiment commença à se faire jour en beaucoup d'endroits que nous avons fait plus que nous le devons. On s'aperçut qu'en aidant l'Angleterre, loin de combattre pour le progrès, nous avons marché à reculons, puisque nous étions retournés à cinquante ans en arrière.

Ce mécontentement augmentait de plus en plus. Le coût de la vie s'élevant toujours, des grèves éclatèrent et des faillites arrêtaient le commerce qui commençait à reprendre vie.

Sous la poussée du malaise général, beaucoup de provinces se rallièrent aux opinions de la province de Québec et culbutèrent, en décembre 1921, le gouvernement Meighen.

Les provinces maritimes se disaient sacrifiées, l'ouest sentait son zèle refroidir pour la cause de l'Impérialisme et Québec en avait déjà trop sur le coeur pour ne pas profiter de l'union de tous les libéraux pour jeter hors du Parlement les auteurs de la participation à la guerre.

Depuis ce temps, un nouveau gouvernement est au pouvoir. Dans le gouvernement la province de Québec dicte ses volontés. Dans la suite, la situation s'est amélioré quelque peu, si on la juge à un point de vue supérieur. Et quant à notre dette, elle est de date trop récente pour qu'en trois ans elle puisse se transformer en un surplus.

Conclusion faite, au moment où l'on parle de conférence impériale, et, nous savons ce que cela veut dire, le pays se remet péniblement. Comme un blessé dont la convalescence est longue, le Canada regarde dans le lointain et se demande quand la guérison pourra bien venir.

Voilà l'état actuel du Canada et aussi de la province de Québec. En effet un surplus au provincial, n'empêche pas qu'au fédéral, tout comme pour les provinces-soeurs, nous ayions à mettre sur nos épaules un fardeau qui retarde notre développement économique, s'il ne l'arrête pas.

En face de cet état de chose, il n'est pas surprenant que notre province ait donné aux ministres qui ont traversé l'océan un avertissement dont ils ont à tenir compte.

Ici, le Ministre de la marine, l'Honorable Ernest Lapointe déclarait récemment que le Canada n'était pas prêt à payer de son argent pour la défense navale impériale. Reconnaissons cette initiative courageuse de ce compatriote. Par la voix du ministre de la Marine, Québec donnait son opinion. Le "Star" rapportait, le lendemain, que l'opinion de

l'Honorable Lapointe était celle du Cabinet. C'était vrai. En 1914, on nous imposait une conduite à suivre et, forcés par la majorité parlementaire en 1917, nous l'avons adopté, de force, nous en convenons.

Aujourd'hui, chose ironique, à l'aide également d'une majorité parlementaire, la province de Québec, plus saine et plus clairvoyante que les autres, dicte à son tour une conduite à suivre. Le Canada *va la suivre*. Il y est obligé et ne peut faire autrement.

Ce n'est pas que cette politique nous soit inspirée par un malin plaisir de nous affirmer à notre tour. Elle est voulue par l'intérêt de notre propre développement économique d'abord et, on pourrait dire ensuite, politique.

En effet, des esprit clairvoyants de ce pays ont réalisé que nous sommes en trop mauvaise posture pour permettre une dépense de \$15,000,000 pour approvisionner la flotte anglaise du Pacifique, à Singapour.

Que l'Australie et la Nouvelle-Zélande soient très-intéressés à cette question, cela se conçoit. Cependant, le Canada n'est pas plus tenu de défendre ces deux pays que le seraient ces derniers à défendre notre frontière en cas de guerre avec les Etats-Unis.

Cela n'empêche pas de plus que nous ayons une idée très juste de la lourde et écrasante responsabilité qui pèse sur l'Amirauté anglaise, instrument qui protège l'Angleterre et son commerce. En loyaux sujets britanniques, c'est très bien de vouloir que la Grande Bretagne réussisse à Singapour. Mais comme Canadiens d'abord, il est de notre devoir de vouloir le bien de notre pays.

Nous avons été secoués trop rudement ces dernières années pour nous emballer encore une fois. Pour nous, le patriotisme bien entendu consiste à faire sortir notre pays du marasme, à garder notre argent pour faire marcher nos industries. Nous devons garder nos hommes alors que le Canada se trouve dans une position dangereuse par ce même manque d'hommes.

Voilà pourquoi cette attitude de réserve que le premier ministre sera forcé de prendre devant les représentants de la

mère-patrie sera nullement déloyale. Au contraire elle sera conforme à la réalité et au bon sens le plus ordinaire.

En un mot, ce que la province de Québec veut et ce que l'Ouest commence à désirer également, c'est que nous restions chez nous. Le pays nous demande dans une supplication muette et grave de travailler pour lui au lieu de courir l'aventure aux quatre coins du globe. Si "je me souviens" est notre devise, comprenons-la. Le Canada est trop faible pour se saigner de nouveau. Qu'on guérisse d'abord ses blessures, c'est notre devoir.

Roland Gilles MOUSSEAU.

Un Conte, une Nouvelle



PAGE DE VIE NOUVELLE

Ah! tas de petits traineux! dit Jacques, butant sur une pile de livres en sortant de la chambre. Ces petits vauriens-là ont tout sortis mes livres de sciences! Jamais moyen de marcher aplomb, ici! Jamais moyen de manger à l'heure! ajouta-t-il entre ses dents..... et avec impatience il prit son paletot d'une main et son chapeau de l'autre et sortit précipitamment, après avoir fermé la porte avec violence.....

Quoi! Qu'est-ce qu'il y a? dit la maman qui parut la fourchette à la main dans la porte de la salle à manger. C'est Jacques qui s'en va? Mais il n'a pas déjeuné!..... Elle courut à la porte pour le rappeler, mais il était déjà au tournant de la rue. Alors, le coeur gros, prêt à crever, la jeune femme se laissa tomber sur le sofa.

Seigneur! comme il était irascible! Tout allait bien pourtant depuis le matin..... les petits n'avaient pas fait trop de tapage puis elle avait soigné son déjeuner plus que d'habitude, deux beaux oeufs frais sur une pointe d'asperge, vrai luxe de roi par ce temps de vie chère, et il les aimait tant!

Depuis sept ans qu'ils étaient en ménage, elle ne s'était pas encore habituée à ces sautes d'humeur, ces impatiences nerveuses qui lui venaient tout à coup sans qu'on sût pourquoi!..... Il n'avait pas la moindre tolérance, mon Dieu! Comme si elle n'avait pas ses troubles elle aussi!.....

Tenace dans ses principes et dans son courage, est-ce qu'elle n'avait pas mis tous les ans un nouveau petit ange dans le berceau, malgré l'âge tendre du dernier né, qui ne marchait pas encore!..... et ce que représentent de souffrances et d'abnégation six petites têtes brunes à élever, à soigner

et à vêtir, on ne saurait le croire! surtout quand le budget de famille est restreint et qu'il faut calculer bien des fois pour que chacun ait le nécessaire..... Est-ce qu'elle ne se privait pas de domestique? Pas le moindre petit aide et à la charge du matin au soir, elle ne se donnait pas d'autres plaisirs que les quelques heures de repos que lui permettait le soin des enfants..... A la fin, il était par trop injuste et égoïste! Et la jeune femme pleura à son aise.

La petite Mariette s'étant mise à crier dans son berceau, elle la prit vivement, et tout en berçant le bébé, elle se plut à rappeler ses années de jeunesse et soudain, la vision de son premier amour lui réapparut radieuse!

André Leroux! Comme il était joyeux! gentil et complaisant! Il était l'adoration de tous et de toutes! Avec un physique assez ordinaire, il savait briller parmi les plus élégants, tant il avait de grâce et d'amabilité. Sa conservation enjouée ranimait les réunions les plus ennuyeuses, et vieux comme jeunes regardaient avec complaisance ce garçon spirituel, empressé et si joli! Et dire qu'ils étaient fiancés et qu'elle l'avait renvoyé, elle, malgré ses instances et son repentir. Et ce soudain rappel de vieux chagrins éteints lui serra le coeur tout à coup.

André Leroux, payeur à la banque de la petite ville où elle résidait, fut transféré comme gérant dans une succursale de Montréal. Tous les dimanches, il parcourait les trente milles qui les séparaient, pour venir se réchauffer le coeur au sourire de sa fiancée. Un dimanche de novembre, André ne vint pas. La jeune fille devint nerveuse puis tout à fait inquiète, quand après trois semaines d'attente, madame Leroux lui apprit que son fils était malade. Sans supposer une feinte de la part de la bonne dame, Marcelle obtint de ses parents la permission d'aller avec sa jeune soeur Laure, passer quelques jours à Montréal chez sa tante maternelle, laquelle consentirait bien à s'informer de son fiancé qu'elle affectionnait aussi, et à l'avertir s'il était en danger.

Le lendemain elle arrivait dans une pension de la rue St-Denis où sa tante Liette avait sa chambre, et elle ne fut pas peu surprise d'apprendre aussitôt, qu'André logeait là, depuis

trois semaines, et qu'il était justement à prendre son dîner dans la salle du sous-sol.

Marcelle toute angoissée, comprit la trahison. André n'était pas malade, mais infidèle!

—Tante Liette, dit-elle avec précipitation, puisque André est ici, je vais m'en aller chez ma cousine Alice, elle demeure tout près. J'aime mieux ne pas le voir! Je le croyais bien malade et c'est pour cela que je suis venue. A ce moment un rire féminin coquet fusa dans l'escalier, et deux jeunes filles se précipitèrent riant dans la chambre voisine, poursuivies par quelque galant en goût de badiner. La petite fiancée crispée se cacha vivement dans un angle de la pièce, et prête à pleurer, elle reconnut dans la voix masculine qui fredonnait gaiement un refrain à la mode, André, son André qu'elle aimait tant, et qui disait tant l'adorer!

Avant qu'elle put intervenir, tante Liette appela: Monsieur Leroux! Venez donc ici un instant? Immédiatement, le jeune homme apparut dans l'embrasement de la porte, courbé, faisant révérence. Quand il releva la tête, Marcelle droite et fière se tenait devant lui.

—Marcelle ici! Par quel heureux hasard! dit-il les mains tendues. Ici, ma chérie!

Il n'y a plus de chérie dit-elle, et ôtant prestement la bague mignonne qui ornait sa main gauche, elle la lui tendit disant: Reprenez Monsieur Leroux, et partagez-la à toutes vos chéries!

Et ce fut fini! Malgré les larmes d'André, ses supplications, sa confession, car il était volage, il l'avouait, mais dans un simple but de badinage..... est-ce qu'il ne l'aimait pas depuis toujours elle, l'adorée, l'uniquement chérie! Elle ne pouvait en douter, voyons!..... La petite fiancée resta inflexible, et sut repousser jusqu'à la fin, toutes les dénégations, toutes les promesses.

Et voilà! Revenue près de sa mère, le coeur meurtri, mais l'âme sereine, elle continua sa vie d'enfant soumise, s'efforçant par sa piété à acquérir ce détachement de toute affection humaine qui la conduirait, elle l'espérait tant, dans l'Asile béni des Filles de la Charité.

Un soir de Pâques, sans qu'on s'y attendit, un vieil ami

de la famille vint accompagné d'un jeune homme de douce apparence qu'il appela en riant "un merle blanc".

C'était Jacques Lanoix, déjà populaire par quelques livres scientifiques, dénotant un esprit cultivé, renseigné et très sérieux, et ayant en outre une position sociale avantageuse.

Marcelle le reçut avec amabilité mais sans avances..... et quand timidement le jeune homme parla de sa solitude, de la longueur des veillées, triste, éloigné de toute famille, les parents seuls offrirent l'hospitalité de leur toit et leur sympathie.

Sans se décourager Jacques Lanoix revint régulièrement, et un beau soir de septembre, que la brise était légère, et l'air tout parfumé, il osa dire à Marcelle combien elle lui était chère. Il la connaissait depuis longtemps sans qu'elle s'en doutât, et dans son bureau devant lequel elle passait souvent durant ses cours, il prenait un vif plaisir à guetter son passage, et lorsqu'il l'avait entrevue, il en avait du soleil pour toute la journée.

Interrompue dans sa rêverie par les cris de Roland qui voulait arracher un jouet à Camille, la maman déposa Mariette endormie dans son berceau, et courut faire la paix en partageant aux deux bambins les oeufs et les rôties qui attendaient encore! Puis la tranquillité rétablie, elle continua la série de ses souvenirs, car son coeur énervé y trouvait un vif apaisement.

Peu à peu, sans qu'elle s'en défiât, Jacques avec ses manières simples et droites, sa parole sérieuse, lui avait plu et avait su gagner son estime et toute son amitié.

Le sentiment violent d'un premier amour ne pouvait naître, mais quelle paix! dans cette affection tranquille, dans ce sentiment profond d'un coeur qui se sent bien appuyé sur un coeur solide, franc et fidèle!.....

Et en cela, Jacques ne l'avait pas déçue. Toujours il avait aimé uniquement sa petite femme, jamais volage, jamais de sortie tardive, jamais de plaisirs coûteux! Elle n'avait jamais connu la fiévreuse attente de tant d'épouses qui, de longues heures, le front collé sur la vitre, guettent le retour de l'infidèle, du joueur, ou du débauché!..... Elle n'avait jamais versé de larmes vraiment amères;..... puis est-ce que son Jacques ne lui apportait pas intact tout son salaire? Et le fruit de ses

conférences, quelle joie pour lui de les lui jeter dans l'encolure de son corsage, et est-ce qu'il ne l'embrassait pas chaque fois très affectueusement! Puis toutes ces nuits qu'il passait à écrire, il travaillait justement le 2ème tome de son livre si connu: "L'histoire de mon pays". Car, à défaut de fortune, Jacques voulait la gloire, et elle lui souriait déjà malgré son jeune âge. Elle était folle de le traiter d'égoïste et d'injuste! C'était elle, pauvre mère, qui était en faute! Ayant passé une partie de la nuit à écrire, il fallait qu'il trouvât dès son lever le déjeuner fumant sur la table..... Elle le sentait bien maintenant, ce n'était pas les livres étalés par terre qui l'avaient ainsi mis en colère; c'était l'estomac qui avait faim, l'heure avancée et l'assiette vide!

Vite! faisons-lui un dîner à son goût, ce cher Jacques! Et la maman toute rassérénée, déjeuna à la hâte, car dans son chagrin elle n'y avait pas songé; puis vite à l'oeuvre, elle rangea la maison, fit la toilette des petits, et tout en travaillant elle bénissait le Ciel de l'avoir sauvée d'André Leroux.

Est-ce qu'aujourd'hui il n'était pas un "snob" reconnu! Resté célibataire, il fréquentait assidûment les théâtres en compagnie de demi-mondaines, dépensant son argent en vains plaisirs, il passait de la brune à la blonde sans jamais parvenir à fixer son coeur. Il avait changé sa réputation de jeune homme complaisant et joyeux contre celle un peu à redire de viveur désabusé.

Et la maman légère et gaie, sentant pour son Jacques un reflux de reconnaissance et d'amour gonfler son coeur, prépara en chantant un dîner réconfortant et plein de surprises!

Bien avant l'heure, quand le papa arriva les bras chargés de friandises, comme chaque fois qu'il avait fait bourrasque, elle lui présenta souriante son front à baiser, et lui dit joyeuse: "Viens vite manger cher, j'ai tellement tardé ce matin, que tu as dû jeûner mon pauvre ami!

Et voilà comment, la brave petite Madame Lanoix, "faisonna" son chagrin et remit son coeur d'aplomb.

Mme G.-C. BASTIEN.

Nous avons besoin de cinq agents par paroisse pour représenter les Compagnies d'assurances suivantes :—

NIAGARA

DETROIT

SPRINGFIELD

SECURITY

NEW HAVEN

Nos représentants seront fournis de prospectus ; les commissions sont alléchantes.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à

Albert-N. Goora,

ASSURANCES

10, RUE SAINT-JEAN

TEL. MAIN 2015

PROTEGEZ votre FAMILLE

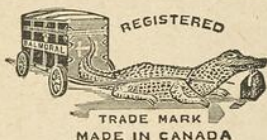
Assurez vous à

"LA SAUVEGARDE"

Polices sur la Vie de toutes sortes

SIEGE SOCIAL

MONTREAL



Quand vous achetez vos harnais, valises, couvertes, malles, etc., etc., exigez toujours :

la marque ALLIGATOR.

Lamontagne Limitée

338 ouest, rue Notre-Dame,
Québec, P. Q.

MONTREAL.

Winnipeg, Man.

ECOLE DES

HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES DE MONTREAL

Préparant aux situations supérieures du commerce, de l'industrie et de la finance.

*BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE,
MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL*

Délivre les diplômes de "Licencié en sciences commerciales", de "Licencié en sciences comptables" et de "Docteur en sciences commerciales".

Le diplôme de "Licencié en sciences comptables" donne droit à l'admission dans "l'Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans "l'Association des comptables de Montréal" (Chartered accountants).

Des BOURSES du GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux, le soir: Comptabilité théorique et pratique, Opérations de banque, Correspondance commerciale anglaise et française, Arithmétique commerciale, Algèbre, Economie politique, Droit civil, Droit commercial, Langues étrangères: Espagnol, Italien, Allemand, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au DIRECTEUR DES ETUDES.

399, AVENUE VIGER

MONTREAL

Ecole Polytechnique de Montréal

GENIE CIVIL — ARCHITECTURE
— INGENIEUR CHIMISTE —
ECOLE DE PREPARATION

Préparation aux examens d'admission à l'Ecole Polytechnique. Les finissants des collèges classiques sont admis sans examens à l'Ecole de Préparation.

COURS D'ETE

Des cours d'été spécialement établis pour les finissants des collèges classiques qui désirent entrer directement en 1ère année se donnent du 1er juillet au 15 septembre et préparent les candidats aux examens d'admission de septembre.

228, rue ST-DENIS, Tél. Est 3477,

MONTREAL.

DEMANDEZ

chez votre épicier

LES "FAMEUX BLUETS"

du Lac St-Jean

mis en conserve par les révérends
Pères Trappistes de Mistassini.

Distributeur:

COOPERATIVE FEDEREE DE QUEBEC,
MONTREAL, Qué.

Offre Exceptionnelle

ABONNEMENT A

L'OISEAU BLEU

à 50 sous

D'ICI AU 31 OCTOBRE PROCHAIN, vous pourrez abonner vos enfants à L'OISEAU BLEU pour une année entière moyennant la modique somme de 50 sous.

Hâtez-vous de les abonner à cette revue illustrée, car cette offre d'abonnement à prix réduit ne doit durer que d'ici au 31 octobre 1923, après quoi l'abonnement sera de 75 sous comme à l'ordinaire.

L'OISEAU BLEU

296, rue St-Laurent, Montréal.

Caisse Nationale d'Economie

Encaissement du 1er janvier au 1er sept.

1922	1923
\$265,658.63	\$305,794.19

Augmentation en 1923 depuis le commencement de l'année pour l'encaissement, comparativement à la période correspondante en 1922, \$40,135.56

Recrutement pour même période:

1922	1923
3807 pensions	6206 pensions
<i>Augmentation.....</i>	<i>2399 pensions</i>

Montant global de rentes payées en cinq années\$ 681,197.10

Capital accumulé au 30 sept. 1923, \$3,125,382.75

**286 RUE ST-LAURENT,
MONTREAL.**

**J. DeSERRES,
Gérant.**

La Société Nationale de Fiducie

Fondée par le Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal

Nos principales fonctions:

Administration	{	de fonds d'amortissement.
		de fortunes privées.
		de propriétés.
		de successions.

Fiducies de toutes sortes.
Achat et vente d'obligations.
Préparation d'émissions d'obligations.
Liquidations et faillites.
Prêts hypothécaires.
Assurances générales.
Agents pour transfert d'actions et d'obligations.

Tel. PLATEAU 3680
286 RUE ST-LAURENT.

**J. DeSERRES,
Gérant.**